

# Włodzimierz Bolecki

---

## L'historien de la littérature et les citations

---

Literary Studies in Poland 24, 7-31

---

1991

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej [bazhum.muzhp.pl](http://bazhum.muzhp.pl), gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

# Articles

Włodzimierz BOLECKI

## L'historien de la littérature et les citations

Dans aucun index de livre de cuisine, on ne trouvera sans doute le mot "sel". On n'y trouvera pas non plus bien d'autres assaisonnements. Mais tenons-nous-en au mot "sel". On peut dire, sans risque de se tromper, que pourtant, le sel est bien l'élément le plus souvent cité dans toutes les recettes. Il en va de même - *toutes proportions gardées\** - pour les citations dans les travaux d'histoire littéraire. On chercherait en vain le mot "citations" dans les tables des matières de ces synthèses d'histoire littéraire, dans ces monographies de courants, d'écoles, de poétiques ou d'écrivains particuliers. La citation est si rarement un problème de la réflexion sur la littérature que - statistiquement - elle passe presque inaperçue dans les ouvrages d'histoire littéraire. Et cependant, tout comme le sel dans les livres de cuisine, la citation est l'élément le plus souvent mentionné dans toutes ces considérations sur le texte littéraire. Les liens qui unissent la littérature aux contextes extérieurs, les problèmes du comparatisme, l'évolution littéraire etc., voilà des problèmes-types dont l'identification est très souvent servie par les citations. Pour parler succinctement: l'historien de la littérature établit les dépendances intertextuelles à l'aide, essentiellement, des citations.

Objet si élémentaire, la citation semble être aussi l'objet le plus transparent qui soit - elle semble impossible à remarquer dans la plupart des travaux où elle apparaît. Elle est traitée comme un terme-axiome, un terme auquel on peut avoir recours sans définitions très précises. La citation est donc un objet qui, dans la narration de l'histoire littéraire est dépourvu d'une identité, d'une spécificité propre. Si la citation représente quelque chose par elle-même, c'est le plus souvent un phénomène autre qu'elle-même. Les ouvrages où la spécificité de la citation constitue un sujet de recherches bien distinct sont très rares. Pourtant, dans tous les travaux consacrés par exemple aux influences et aux dépendances en littérature, on a rassemblé une collection impressionnante de citations qui attestent que tel écrivain exploite dans son oeuvre des formules,

des images, des thèmes, des mots etc. qui ont déjà été utilisés par quelqu'un d'autre, dans un autre texte. Il suffit, ici, de rappeler les ouvrages consacrés à Kochanowski, à Mickiewicz, à Słowacki, à la réception de la tradition classique à l'époque moderne - sans même énumérer les ouvrages écrits sur les liens unissant les différentes littératures nationales. Mais même si ces travaux ont apporté toute une matière révélatrice, ces ouvrages sont restés d'ordinaire des "contributions précieuses", des exemples de documentation exemplaire et d'érudition hors du commun, des exemples incapables néanmoins d'inspirer des études sur les liens intertextuels. Je parle ici de façon très générale, car c'est le général qui m'importe : incontestablement, il n'y eut pas, pendant de longues années, dans ces études historiques et théoriques, un objet d'étude tel que la "citation dans le texte littéraire", et ce alors que ces études ont été consacrées en fait, dans une large mesure, aux citations. Ce trait est d'autant plus troublant que parallèlement, on a consacré à des phénomènes textuels tels que la métaphore, l'action, le style ou le motif non pas des centaines de dissertations, mais des bibliothèques entières.

Les causes de cet état de choses me restent en partie obscures. Celles que je pourrais indiquer seraient les suivantes. La cause principale, ce fut à coup sûr l'inexistence de la catégorie de la citation dans les conceptions antiques de la rhétorique et de la poétique, dans ces conceptions auxquelles nous devons aujourd'hui les instruments essentiels de notre science de la littérature. Citer fut, il est vrai, au cours des siècles, une opération bien connue et répandue - ne serait-ce que dans des genres tels que les analectes, les catalectes, les chrestomathies, les centons, les florilèges, les stromates, les synopsis ainsi que, pour rester dans la tradition terminologique polonaise, dans le *bigos*, le *raptularz*, les *sylva*, le *wirydarz* et le *zwierciadło*\*\* - mais cette opération ne se préoccupait pas de la citation comme d'un élément de la poétique d'une oeuvre concrète. Une autre cause - moins importante cependant - a pu être la théorie romantique qui considérait l'expression et l'inspiration comme les sources de la création artistique. Une troisième cause, qui apparut comme le développement méthodologique de la seconde, ce fut / ou c'est/ cette conception de la littérature dans laquelle on voit les hypostases de certaines *uniformités* qui dirigent le texte, tels le style de l'auteur ou l'époque, la personnalité de l'auteur ou l'idée unique de l'oeuvre. Une quatrième cause pourrait être constituée par la sclérose des études dites immanentes hors de l'intérêt desquelles se seraient retrouvés les phénomènes qui ne pourraient être

déduits de l'intérieur d'un texte concret. Il y a sans doute bien d'autres causes encore et celles que j'ai indiquées pourraient faire l'objet d'une analyse plus précise.

Incontestablement la citation en tant que problème des études littéraires est apparue tout récemment. Pour qu'on la perçoive comme telle, il a fallu, me semble-t-il, le concours des causes suivantes. Tout d'abord, l'intérêt pour la conception bakhtinienne du "dialogue" et donc pour l'existence du "mot étranger", du "mot d'autrui" vu comme élément constitutif de textes narratifs / de romans surtout/. Un rôle particulier a été joué par la réception de Bakhtine et des formalistes russes en France et en Allemagne. Une deuxième inspiration de la réflexion sur les citations, ce furent, sans conteste, les études consacrées à la "production" des textes, ce furent ces travaux qui ont pour thème la poétique du montage littéraire diversement compris. Par contre, la troisième raison de l'intérêt pour les citations fut la perception des fonctions sémantiques des phénomènes métalinguistiques et, parmi ceux-ci, des expressions guillemetées de l'énoncé verbal (pour reprendre les termes de Maria Renata Mayenowa)<sup>1</sup>. Si ces trois sources d'inspiration peuvent être rattachées - sans risque d'erreur - aux changements survenus au XXe siècle dans la science de la littérature, les causes quatre et cinq sont, elles, plus proches d'études philologiques relevant d'une tradition sensiblement plus longue et notamment des travaux consacrés au plagiat ou aux commentaires d'édition. A leur tour, toutes ces inspirations / et surtout les trois premières/ ont été reprises dans les études soviétiques de sémiotique émanant de l'école de Tartu - dont les catégories fondamentales sont, on le sait, "les systèmes modelants secondaires" et les "textes" ainsi que les "textes dans les textes" et donc les citations.

En dépit de ces nombreuses inspirations, la particularité de la catégorie de la citation dans les études littéraires est - comme je l'ai mentionné dans mon introduction - vraiment invisible. Dans les travaux théoriques, la citation est le plus souvent subordonnée à des phénomènes intertextuels plus généraux;

---

<sup>1</sup> M.R.Mayenowa, *Expressions guillemetées: contribution à l'étude de la sémantique du texte poétique*. Dans le recueil: *To honor Roman Jakobson. Essays on the Occasion of His Seventieth Birthday*, The Hague-Paris, 1967. Cf également du même auteur: *Poetyka teoretyczna. Zagadnienia języka (Poétique théorique. Problèmes de langue)*, Wrocław, 1979 /2e éd./, p. 287-311.

traitée de manière autonome, elle n'a fait l'objet que de rares travaux<sup>2</sup>. Et même s'il se trouve parmi ceux-ci des travaux remarquables, pleins d'invention et d'érudition, cela ne change rien à ce fait essentiel: la citation en tant que telle ne fait pas partie des centres d'intérêt *typiques* du spécialiste littéraire, surtout pas de l'historien de la littérature ou de son exégète.

Cette situation n'a pas été davantage modifiée par l'apparition récente de ces ouvrages d'histoire littéraire qui déchiffrent une quantité impressionnante de citations dans les œuvres d'écrivains de diverses époques / je pense ici aux ouvrages des Polonais J.Axer, S.Dąbrowski, R.Nycz, J.Paszek, A.Rysiewicz ou S.Zabierowski/<sup>3</sup>. Chacun de ces ouvrages fournit une bonne dose de savoir sur des œuvres isolées, mais seulement deux d'entre eux /ceux de Nycz et de Rysiewicz/ tentent de situer le phénomène de la citation dans un projet d'histoire littéraire plus général. Nycz inscrit la poétique dominante de la littérature contemporaine dans les règles déconstructives du discours des silves tandis que Rysiewicz situe le filet dense des citations présentes dans les sonnets de Sęp-Szarzyński dans le cadre des règles du discours rhétorique classique. Mais ces ouvrages sont si exceptionnels qu'ils n'infirmen pas ma thèse: l'historien de la littérature documente très volontiers, à l'aide de citations, diverses influences et dépendances intertextuelles, mais il est rare qu'il

<sup>2</sup> La plus récente bibliographie des travaux consacrés à la citation, établie dans le livre d'Ulrich Broich et de Manfred Pfister intitulée *Intertextualität. Formen, Funktionen, englische Fallstudien* / Tübingen, 1985/ contient à peine huit titres parmi lesquels le plus ancien est celui de l'ouvrage classique de Herman Meyer *Das Zitat in der Erzählkunst* /1961, trad. anglaise 1968/. C'est évidemment une bibliographie incomplète, il faut y adjoindre une série d'ouvrages français /not. le numéro monographique de la "Revue des Sciences Humaines" 1986, n4/, soviétiques / nés dans le milieu de l'école de Tartu/ ainsi que polonais: not. ceux de Teresa Cieślakowska /par ex. *Cytat w narracji. Zarys problemu (La citation dans la narration. Esquisse du problème/ Zeszyty Naukowe UJ, 1977, Prace Językoznawcze, cahier 54; *Tekst literacki wobec tekstu-wzorca (Le texte littéraire face à son texte-paradigme, Zeszyty Naukowe UL, 1975, sér. 1, cahier 2; *Relacje międzytekstowe w tekście literackim (Les relations intertextuelles dans un texte littéraire), "Przegląd Humanistyczny" 1977 n6/, ceux de Jerzy Ziomek /Cytat literacki w "Trylogii" Henryka Sienkiewicza (La citation littéraire dans la "Trilogie" d'Henryk Sienkiewicz), "Pamiętnik Literacki" 1947 /, de Danuta Danek /O cytatach struktur - quasi-cytatach (A propos des citations de structures - des quasi-citations) dans le livre *O polemice literackiej w powieści (A propos de la polémique littéraire dans le roman, Varsovie 1972/.****

<sup>3</sup> J.Axer, *Rola kryptocytatów z literatury łacińskiej w polskojęzycznej twórczości Jana Kochanowskiego (Le rôle des cryptocitations prises à la littérature latine dans l'oeuvre en polonais de Jan Kochanowski)*, "Pamiętnik Literacki" 1982, cahier 1-2; S.Dąbrowski, *Obrazy, zdania, słowo/ Na marginesie ech cudzych w twórczości Mickiewicza/ (Images, phrases, mot. En marge des échos étrangers dans l'oeuvre de Mickiewicz)*, "Pamiętnik Literacki" 1968, cahier 3;

perçoive dans la citation un objet qui 1 pourrait être inclus dans des études consacrées à la poétique d'oeuvres particulières et qui 2 permettrait de percevoir des structures d'un processus historico-littéraire plus grandes que le texte. Ceci mérite une réflexion: pourquoi ce même historien de la littérature n'a-t-il pas de réserves à l'égard de catégories telles que l'action, l'espace, le récit, le motif ou le temps, à l'égard de ces éléments de la poétique dont le statut dans le texte n'est absolument pas plus évident que celui des citations?

Pourquoi la citation est-elle à ce point éloignée des sujets auxquels l'historien de la littérature consacre le plus souvent son attention?

Outre les raisons génétiques que j'ai déjà mentionnées en partie, il existe aussi, incontestablement, diverses causes méthodologiques.

La citation est, il est vrai, un des *termes* les plus usités de l'*histoire de la littérature*, mais on ne peut dire que la citation soit une *catégorie* explicite de la *poétique du texte*. En dépit de la signification apparemment évidente, élémentaire du mot lui-même, le champ du concept "citation" englobe non seulement des objets divers, mais des objets qui n'ont guère de traits en commun.

Je vais tenter d'énumérer, le plus succinctement possible, quelques conceptions de la citation telles qu'elles ont été formulées à l'occasion de divers ouvrages de théorie et d'histoire de la littérature. Je commencerai par les conceptions les plus générales.

Au sens le plus large, toute oeuvre littéraire est une citation. En effet, l'écrivain parle toujours en mots, lesquels ont déjà été utilisés un jour par quelqu'un. On peut, il est vrai, changer certaines significations, créer de nouveaux mots ou conférer à son énoncé une ordonnance inconnue jusque là. Mais quel que soit son degré d'invention, l'écrivain recourra toujours à ce *médium qu'il n'aura pas inventé lui-même*: la langue. Cette conception n'a évidemment aucune conséquence pratique sur les recherches. On peut la traiter

---

R.Nycz, *Sylwy współczesne. Problem konstrukcji tekstu (Les silves modernes. Le problème de la construction du texte)*, Wrocław 1984; J.Paszek, *Sztuka aluzji literackiej. Żeromski-Berent-Joyce (L'art de l'allusion littéraire. Żeromski-Berent-Joyce)*, Katowice 1984; A.Rysiewicz, *Mikołaj Sęp Szarzyński: "Rytmy..." albo o retoryce poetyckiego tekstu religijnego (Mikołaj Sęp Szarzyński: "Rythmes..." - à propos de la rhétorique du texte religieux poétique) [en manuscrit polycopié]; S.Zabierowki, Twórca "Popiołów" wobec Mickiewicza (L'auteur des "Cendres" face à Mickiewicz)* dans le recueil *Stefan Żeromski. W pięćdziesiąt rocznicę śmierci. Studia i Szkice (Stefan Żeromski. Pour le cinquantième anniversaire de sa mort. Etudes et essais.)* publié sous la direction de Z.Goliński, Varsovie 1977. La liste des auteurs et des ouvrages est cependant sensiblement plus longue.

comme l'expression d'un déterminisme formel extrême, ou bien comme un avertissement contre une *reductio ad absurdum*.

Dans un sens un peu plus restreint, on dit que l'oeuvre littéraire se compose en partie des mots propres de l'écrivain et en partie d'éléments cités. A ceux-ci appartiennent non seulement les citations empiriques c.a.d. répétant exactement un fragment d'un texte originel, mais surtout tous les liens reconnaissables qui unissent l'oeuvre donnée à une certaine tradition littéraire, artistique, à une culture en général - il en est ainsi par exemple des noms propres, des concepts, des attributs des personnages, de leurs prédicats / c.a.d. des types de leurs agissements/, des motifs mythiques, des thèmes, des symboles etc. qui, dans l'héritage du passé le plus largement compris, ont, ont eu ou pourraient avoir une signification reconnaissable. En ce sens, les études consacrées à la citation sont une partie des études consacrées à la "langue d'autrui en littérature". La citation empirique n'a pas, dans toutes ces études, un statut privilégié - c'est plutôt le terme même de "citation" qui englobe en lui tous les domaines des problèmes intertextuels.

Il est facile de désigner les points faibles de cette conception. Tout d'abord, on a effacé en elle cette frontière qui séparait la citation empirique de la citation en général / c.a.d. du mot étranger, d'autrui/; ensuite, on a effacé la frontière entre les éléments considérés comme cités / et donc comme étrangers, d'autrui/ et la langue propre de l'auteur. En ce deuxième cas, la frontière entre langue propre et langue étrangère est toujours fixée arbitrairement par le spécialiste. On peut voir l'absence dans le texte de ce à quoi le spécialiste est enclin à appliquer certains prototypes. Mais en dehors de la zone étroite des prototypes évidents s'étend le domaine bourbeux des hypothèses et des associations difficiles à vérifier. Pourquoi voir une citation dans tel mot et non dans un autre? Pourquoi ce motif et pas un autre? Pourquoi le thème et non le genre de l'énoncé? Et si tel genre est une citation, pourquoi pas la langue elle-même? Etc. Mais si tout cela est citation, c'est-à-dire langue d'autrui, cela signifie que nous nous citons nous-mêmes sans le savoir. Molière a dit la même chose de l'art de parler en prose.

Danuta Danek nous a proposé une autre conception de la citation, conception qui n'est pas dépourvue d'originalité. Elle dit qu'outre les citations "empiriques", il existe aussi des "citations de structures". Ce ne sont pas des "citations *paroles\**", mais des citations *langues\**, ce sont des citations de poétiques, de styles, et donc des citations de systèmes artisti-

ques”<sup>4</sup>. Ces citations - je cite Danuta Danek - “ne se trouvent pas au sein d’une identité empirique quoiqu’elles restent malgré tout dans la sphère d’œuvres littéraires existant concrètement. Pour parler en termes les plus généraux, disons qu’elles appartiennent à la sphère des règles artistiques”. Ainsi par exemple l’introduction dans *Hamlet* /dans la scène du meurtre de Gonzague/ “du vieux théâtre préshakespearien”, c’est une “citation d’une structure dramatique bien définie et d’un style littéraire bien défini”. “Ce théâtre dans le théâtre, c’est une citation”.<sup>5</sup> La proposition de D.Danek a eu du succès dans les travaux de théorie littéraire et d’histoire littéraire, elle devait donc répondre à un certain besoin terminologique - N.B. c’est dans le même sens que le terme „*citation*” apparaît également dans les travaux soviétiques. Mais tout comme les deux conceptions mentionnées précédemment, celle-ci non plus ne me paraît pas convaincante. Tout d’abord, la formule “citation de structure” contient une contradiction intérieure. La structure, tout de même, c’est un système de relations. Comment peut-on citer des relations? D.Danek assure que c’est possible et donne des exemples qui montreraient la citation de “règles artistiques” et non d’œuvres existant réellement. S’il en était effectivement ainsi, il faudrait dire par exemple qu’un peintre contemporain peut “*citer la peinture du moyen-âge*” sans copier aucun tableau, qu’un compositeur peut “*citer la musique de Mozart*” sans établir de relation avec aucune phrase d’une œuvre concrète, que le dramaturge peut “*citer Shakespeare*” sans rapporter aucune phrase d’un texte concret, que le metteur en scène peut “*citer les films de Fellini*” sans référence à ces films et enfin que l’écrivain peut “*citer*” un conte philosophique, un sonnet, un poème, un roman, le baroque ou le symbolisme etc... Pourtant, les phénomènes dont parle D.Danek sont tout simplement la stylisation, le pastiche, la parodie, l’actualisation et parfois - comme le dit M. Głowiński - le mimétisme formel. Le trait commun de ces phénomènes, c’est justement *qu’ils ne sont pas des citations*, qu’ils ne citent pas, mais qu’ils imitent. Des systèmes, des structures, des règles, des poétiques, des styles ne peuvent être cités - on peut seulement les actualiser ou les imiter. C’est ainsi du moins que je vois la chose.

---

<sup>4</sup> Opus cité, p. 75.

<sup>5</sup> Id.p.80.

Une quatrième acception des citations efface tout à fait la différence entre des phénomènes tels que l'allusion, la réminiscence, le persiflage, l'emprunt et même la paraphrase. Le terme "citation" est utilisé ici de façon interchangeable pour tous ces phénomènes.

Une prémisses caractéristique des conceptions esquissées ici, c'est cette conviction, secrète le plus souvent, selon laquelle la citation empirique serait un phénomène d'une simplicité élémentaire, qui représenterait à un degré minimal l'infinité des relations intertextuelles. Saisir l'être même de la citation en littérature, ce serait élargir le sens du terme "citation", sortir du cadre rigide de ce qui distingue réellement la citation dans un texte, comprendre la citation de façon non littérale.

Disons-le le plus succinctement possible: dans les conceptions qui viennent d'être esquissées, le terme "citation" définit le plus souvent ces liens intertextuels auxquels peuvent être appliqués - de façon plus ou moins précise - des prototypes. Et puisque ces liens sont décrits à l'aide d'une foule de termes divers, la "citation" elle-même devient un concept à la connotation imprécise. Même quand on parle de "citations empiriques", on ne voit pas clairement de quel domaine de la science du texte ces citations relèvent. Faut-il les traiter comme des phénomènes morphologiques, stylistiques ou de genre? Evidemment, il y a autant d'usages du terme "citation" qu'il y a de spécialistes et d'auteurs ayant fait l'objet d'études particulières.

C'est ainsi que dans un énoncé qu'on considère comme propre à l'auteur, la citation est traitée de trois façons pour le moins. Tout d'abord, la citation est traitée comme un ornement spécifique, comme une décoration, il est facile de reconnaître ce "corps étranger". Ensuite, la citation est le signal d'un redoublement des codes de l'énoncé - par les guillemets, elle sert à attirer l'attention du lecteur sur une convention d'énoncé différente de la convention de l'énoncé des fragments du texte qui voisinent avec elle. En troisième lieu, la citation est un "mot d'autrui", "étranger" compris au sens le plus large, un mot renvoyant à des énoncés antérieurs à l'oeuvre donnée. Il est cependant caractéristique que la forme originelle de la citation soit traitée le plus souvent comme "non signifiante" (angl. *irrelev cant*), c'est-à-dire que les contextes au sein desquels la citation a existé sont chose indifférente pour ses nouvelles tâches textuelles.

Dans sa brillante étude intitulée *The Basic Functions of Quotation*<sup>6</sup>, Stefan Morawski cite trois fonctions essentielles de la citation: la fonction de référence

---

<sup>6</sup> Dans l'ouvrage collectif: *To Honor Roman Jaobson*, op. cit.

à des autorités, la fonction d'érudition et la fonction d'ornementation. Chacune de ces fonctions présente encore diverses variantes et l'auteur donne de nombreux exemples intéressants relevant de divers domaines de la culture. Il est caractéristique que dans les travaux d'histoire littéraire qui répondent à une question formulée de façon identique, les réponses soient justement identiques quoique bien sûr le répertoire de ces fonctions soit bien plus diversifié. Ainsi donc, les citations attestent le lien avec la tradition, elles sont des témoignages d'un hommage rendu aux autorités de la tradition ou aussi d'une polémique avec celles-ci, elles sont des signes visibles de l'enracinement de la littérature dans la littérature et dans d'autres formes linguistiques d'énoncé etc. Mais il me semble que toutes ces propositions généralisantes se ramènent - en dépit de leur justesse évidente - à des formules trop générales pour pouvoir constituer un stimulant pour l'historien de la littérature.

Je mentionnerai encore une des causes pour lesquelles la citation n'intéresse guère l'historien de la littérature ou échappe à une définition précise. En premier lieu, la citation - comme l'aurait dit Ingarden - n'appartient pas à la sphère des apparences de l'oeuvre littéraire, c'est pourquoi le lien qui la relie à la réalité pratique /sociale/ semble sensiblement plus faible que celui des catégories telles que l'action, les héros, le temps, l'espace ou la description. Revenant aux questions que j'ai déjà abordées précédemment, je voudrais présenter cette pensée autrement encore: c'est qu'il me semble que la citation apparaît si rarement comme un sujet digne d'intérêt pour l'historien de la littérature précisément parce qu'elle ne peut être comptée au rang des grandes figures sémantiques d'un texte /c.à.d. des figures supraphrasales/. En même temps, il est évident que l'historien de la littérature ne prend comme objet de ses intérêts que ces catégories du texte /ou du processus historique/ auxquelles il peut appliquer des procédures interprétatives claires autrement dit ces types de relations sémantiques qui lui permettent de situer distinctement une catégorie donnée parmi d'autres catégories de l'oeuvre littéraire. Sans aucun doute, la citation ne se livre à de telles procédures qu'avec réticence et très rarement. Elle se laisse établir dans la dimension concrète de l'oeuvre ou des études littéraires. Aussi la citation reçoit-elle la punition qu'elle mérite: elle abonde en tout lieu et c'est comme si elle n'était pas là...

À présent, je voudrais formuler la thèse autour de laquelle se concentre cette partie de mes réflexions: dans les études historicolittéraires, la citation remplit surtout une fonction de *vehiculum* bien spécifique, elle est une sorte de

transmetteur neutre d'autres phénomènes textuels ou intertextuels. Le terme "citation" sert à désigner aussi bien l'allusion que le pastiche, la parodie que le montage, le motif que le symbole. Ainsi donc, il semble que devant un usage aussi répandu de ce terme pour désigner la plupart des éléments d'un texte, on puisse dire que ces éléments "se laissent citer".

C'est ici justement, à mon avis, que passe cette frontière essentielle qui coupe en deux le domaine des phénomènes intertextuels auxquels on peut appliquer - fixés en consignations concrètes - des énoncés-sources qui apparaissent donc comme des pré-textes. J'aurais tendance à ne relier que ces énoncés-là à la citation. N'en font donc partie que les citations empiriques et leurs dérivés /par ex. les paraphrases ou les cryptocitations/ et donc aussi, par conséquent, ces emprunts textuels qui proviennent sans conteste de fixations linguistiques concrètes. Par contre, de l'autre côté de cette frontière se trouvent ces phénomènes intertextuels auxquels on ne peut appliquer aucune fixation textuelle concrète et donc: les pastiches de poétiques ou les parodies de styles, les motifs, les idiomes linguistiques qui relèvent des jargons, des styles de certains milieux ou de certaines fonctions.

Il est évident que cette frontière sépare des phénomènes et non des oeuvres bien distinctes.

Dans les études que patronne le nom de Mikhaïl Bakhtine, cette frontière a été complètement abolie. La citation empirique - ainsi que je l'ai dit précédemment - a été absorbée par les études consacrées à tous les types de mot étranger en littérature. La plupart des propositions de Bakhtine ne peuvent être remises en question; néanmoins, le prix payé pour effacer les différences existant entre ces phénomènes est assez élevé. Il n'existe en effet aucun lien, dans la pratique, entre les analyses d'un chercheur qu'intéressent les citations empiriques et les travaux dans lesquels le "mot étranger" désigne tout simplement l'ensemble des liens qui relient l'oeuvre à une tradition littéraire. En apparence, ces deux types de travaux appartiennent à un même domaine de l'étude de la littérature. En réalité, cependant, tout les différencie. Les études de citations empiriques se ramènent d'ordinaire à une localisation des sources des citations, à une appréciation du degré de savoir (d'érudition) de l'écrivain et à une interprétation de ses liens avec la tradition littéraire. Par contre, les études consacrées à la "langue étrangère" considèrent l'oeuvre littéraire sur le fond de la plupart des structures du processus historico-littéraire. Si ce deuxième

domaine est depuis longtemps celui d'inventions interprétatives remarquables / dont le meilleur exemple est constitué par les travaux de Bakhtine/, le premier, lui, se limite à une philologie empirique au sens étroit du terme. Une lacune essentielle - à mon avis - caractérise celle-ci: elle évite de relier la problématique de la citation à la poétique et à la sémantique du texte littéraire. Des thèses isolées prouvent cependant qu'il est possible d'associer des analyses de citations empiriques à des études consacrées à la poétique du texte et à la communication littéraire<sup>7</sup>. Je tenterai maintenant de signaler quelques-unes de ces possibilités.

Je présenterai des exemples de diverses citations empiriques dont chacune, selon moi, suscite à l'examen une tout autre problématique.

Premier exemple. Dans *Le crépuscule des chefs* de Wacław Berent, nous lisons: /1/ "Niemcewicz s'alarmait au plus haut point, habité de ce "sentiment instinctif selon lequel en cette période précise de l'Histoire, la Pologne s'écartait de la route de la civilisation occidentale. / C'est en ces termes que le poète s'ouvrait à ses amis de ses funestes pressentiments/. C'est lui - dira-t-il à propos de Constantin - qui a "greffé le *Moskal*, le Russe dans les âmes des Polonais". Un peu plus loin, la même citation est rapportée différemment: /2/ " Varsovie n'est pas seule à devoir être inculpée dans cet "abandon de la route de la civilisation occidentale". Celui-ci est aussi le fait de tous ceux qui 'greffent dans l'âme de la nation le *Moskal*".<sup>8</sup>

Ce qui m'intéressera ici, c'est l'expression: "abandon de la route de la civilisation occidentale".

Dans le premier cas, cette expression n'est pas présentée entre guillemets ni distinguée d'une autre façon. Néanmoins, le commentaire du narrateur nous informe sans équivoque: nous avons affaire à la citation d'un énoncé étranger. Plus encore: nous avons affaire à une allusion à un échange de pensée entre Niemcewicz et des amis et à un commentaire du contenu de cette conversation.

Dans le second cas, il en va autrement: "l'abandon de la route de la civilisation occidentale" est présenté entre guillemets; signalée de la sorte, la

<sup>7</sup> On peut voir un exemple de tels travaux dans les études de Renate Lachman, not. dans *Intertextualität als Sinnkonstitution. Andrej Bielyj Petersburg und die fremden Texten*, Poetica 1983, Band 15, Heft 1-2; cf aussi: I.P.Smirnowa: Tsitirovanie kak istoriko-literaturnala problema in "Blokowski Zbornik" IV, sous la direction de Z.G. Minc, Tartu 1981.

<sup>8</sup> W.Berent, *Zmierzch wodzów (Le crépuscule des chefs)*, Varsovie 1939, p.38, 148.

citation ne permet pourtant pas de définir les circonstances de la formulation du jugement qu'elle contient.

Dans une perspective d'étude de la poétique du texte, deux questions sont ici importantes. Primo, dans la stratégie narrative de Waclaw Berent se trouve inscrite l'opération de la *citation*. Cet *acte de citation* est signalé au lecteur à l'aide des guillemets, de l'italique, de l'écriture espacée ou d'un commentaire de l'auteur. Bref, l'information qui nous dit que l'auteur cite appartient aux signaux élémentaires de la poétique du texte. L'acte de citation ne consiste donc pas ici en ceci que nous reconnaissons la citation, la cryptocitation ou la paraphrase, mais bien en ceci que l'auteur - à l'aide de signes graphiques ou d'un commentaire - semble dire: "attention, à cet endroit, je cite la parole d'autrui". Le lecteur rencontre donc l'opération de citation selon le même principe qui présiderait, dans un autre type de textes, à sa rencontre, par exemple, avec l'opération de métaphorisation. L'acte de citation est reconnaissable grâce à l'indication de l'existence, dans la langue de l'auteur, d'une langue citée, tout comme l'acte de métaphorisation est reconnaissable sur le fond d'usages littéraires d'un langage ethnique donné. Le lecteur peut ainsi s'informer des règles de la citation et des fonctions textuelles des citations exactement de la même façon qu'il s'informe des règles et des fonctions de la métaphorisation. Par contre, la possibilité même de la formulation d'une telle question signifie qu'en ce cas, l'acte de citation remplit dans le texte une fonction de figure sémantique.

L'autre ensemble de problèmes qui apparaît devant ce type de citations empiriques concerne lui le mécanisme même de la naissance de ces citations, il concerne non l'acte de citation, mais le lien réel qui existe entre la citation dans un texte et sa source réelle, son correspondant originel. Dans le premier cas, les questions avaient trait à la construction d'une figure sémantique se trouvant, dans sa totalité, enclose dans les frontières de la poétique d'un texte donné; dans l'autre cas, la chose concerne le phénomène qui apparaît entre les textes. Il s'agit donc de l'ensemble des opérations que doit accomplir l'auteur pour inclure le fragment originel correspondant dans son propre texte. Ce domaine-là est, me semble-t-il, particulièrement négligé. Et pourtant, on peut y trouver l'explication des mécanismes du montage des textes, on peut y découvrir cet espace - invisible dans une perspective immanente - dans lequel les actes d'invention - pour utiliser une terminologie rhétorique - se transforment en actes de disposition. Ce sont ces actes justement - et non la localisation

de la citation - qui constituent des faits essentiels pour le spécialiste de la poétique et donc pour l'historien de la littérature.

Revenons à Berent. Nous savons déjà que la citation est un déterminant fondamental de sa stratégie narrative et qu'il crée en celle-ci une figure sémantique particulière. La description de cette figure loge tout entière dans le cadre de la poétique immanente du texte. Mais si nous voulons savoir quel a été le mécanisme de cette citation qui parle d'"abandon de la route de la civilisation occidentale", nous devons recourir à la source de cet énoncé.

Kajetan Kozmian rappelle le conflit qui opposa le régent du Royaume du Congrès, le général Józef Zajaczek à Niemcewicz et il caractérise ainsi les idées de ce dernier: "Niemcewicz qui rêvait de l'indépendance de la Pologne et de son détachement de la Russie à la faveur de circonstances favorables, qui voyait un lien étroit entre cette Russie et la corruption du caractère de la nation polonaise, son abandon des civilisations européennes, considérait comme une trahison qu'on fit dépendre les destinées de la Pologne des bienfaits du tsar Alexandre/.../"<sup>9</sup>

Qu'a donc fait Wacław Berent? Tout d'abord, il a traité la relation de Kozmian comme une citation de mots réels de Niemcewicz /"en ces termes"/, ensuite il leur a créé un encadrement modal /Niemcewicz "s'ouvrait de"/, soulignant le caractère confidentiel des pensées énoncées par Niemcewicz. En même temps, il y a inscrit des déterminants supplémentaires qui ont affaibli l'assertion du jugement du poète /"il s'alarmait"/ et il "avait de funestes pressentiments". Par contre dans le deuxième extrait, le commentaire donné plus haut à la pensée de Niemcewicz a été mué en citation. Mais en citation de quoi? Dans la relation de Kozmian, il n'y a pas, tout de même, - à l'exception des mots "civilisation" et "Pologne" - de ces mots dont s'est servi Berent. On peut donc dire que Berent *construit des citations* tout comme il construit son récit. J'interromps ici l'analyse de ces pré-textes. Je pense que la possibilité de description du passage du niveau de l'invention au niveau de la disposition se dessine dans ce texte concret de façon déjà suffisamment claire.<sup>10</sup>

<sup>9</sup> K.Kozmian, Pamiętniki (Mémoires), édit. par M.Kaczmarek, K.Pecold, Wrocław 1972, t.2, p.202.

<sup>10</sup> J'analyse plus amplement ces citations dans l'article: *Jak są zrobione cytaty. Opowieści biograficzne Wacława Berenta (Comment les citations sont faites. Les récits biographiques de Wacław Berent)*, "Pamiętnik Literacki" 1987, cahier 1.

Mais voici le second exemple: "Mon aimée des premiers jours, je suis de nouveau tien!"

Quiconque connaît ses lectures de collègue récitera tôt ou tard le distique de Słowacki que termine cette phrase:

"C'est en vain que de poisons j'abreuve mon coeur!...

Mon aimée des premiers jours, je suis de nouveau tien!..."

Il s'agit donc du *Beniowski* de Juliusz Słowacki, chant IV, v.480.

Eh bien, non.

Il s'agit de la première phrase de *Ferdydurke* de Witold Gombrowicz ou plus précisément de la première version de ce roman publiée dans "*Skamander*" en 1935. Le début de cette version était le suivant:

"Mon aimée des premiers jours, je suis de nouveau tien! Chacun connaît, bien sûr, cet état d'esprit qui survient tout de suite après le réveil, cet état où l'on rêve de jeunesse. Vous vous frottez les yeux, bouleversés jusqu'au fond des viscères, en pleine révolution de la tête aux pieds, vous vous rappelez votre toute première amoureuse et une nostalgie vous brise en morceaux. Quelque chose vous pourchasse, et à peine bougez-vous que la vie se déverse en vous d'une vague fougueuse, cogne contre vos rives, et vos rives sentent cette chose qui avec force vous inonde de sueur, vous êtes là face au destin et face à votre vie, votre vie jetée aux chiens, en pâture. C'est justement sous le signe d'une telle sombre et lugubre constellation érotico-sensuelle que je me suis réveillé mardi, à cinq heures du matin. Par un de ces retours des événements qui devraient être interdits à la nature, je vis de nouveau ce qui m'était déjà arrivé, à savoir ma jeunesse et ma première amoureuse, sur la pierre, juste, juste à côté du moulin, au bord de la rivière. L'amoureuse était assise, avec un bouquet de violettes et moi, je chuchotais quelque chose"<sup>11</sup>.

Dans la version définitive, dans le livre, la première phrase est la suivante:

"Mardi, je me suis réveillé à cette heure morne et mesquine où la nuit a déjà pris fin sans que l'aube ait encore réussi à naître pour de bon".

L'"amoureuse" a donc disparu ainsi que les quelques phrases qui lui étaient consacrées dans la première version de l'oeuvre. Aussi, si Gombrowicz insèrera dans le second incipit de la version sous forme de livre des phrases de la première version, le motif de l'amoureuse s'en trouvera absent.

---

<sup>11</sup> W. Gombrowicz, *Ferdydurke*, "*Skamander*" 1935, cahier LX, p. 264-284.

“Par un de ces retours du temps qui devraient être interdits à la nature, je me vis tel que j'étais quand j'avais quinze ans, seize ans - je m'étais transporté dans ma jeunesse et debout dans le vent, sur la pierre, juste, juste à côté du moulin, au bord de la rivière, je disais quelque chose, j'entendais ma petite voix faible, voix abolie depuis longtemps, voix aiguë de coq, je voyais mon nez non développé dans mon visage non accompli et mes mains trop grandes - je sentais la désagréable consistance de cette phase intermédiaire, transitoire.”

L'auteur du *Jouons à Gombrowicz*, Jerzy Jarzębski, ne relève pas, quand il parle de la première version de *Ferdydurke*, la référence à Słowacki et la différence entre ces deux extraits, il la commente en ces termes :

“Ainsi donc, à la place d'un hymne nostalgique en l'honneur de la jeunesse apparaît toute l'abomination de cette phase de croissance inaboutie. /.../ La première version de *Ferdydurke* est encore plongée dans l'atmosphère /.../ d'une insouciance irresponsabilité à l'égard des mots prononcés. L'auteur commence dans ce style - car un tel style existe tout simplement, des exemples de ce style sont là, sous la main - dans une de ces nombreuses tournures sentimentales à la gloire des "années d'innocence", de l'"heureux pays de la jeunesse" dont abondaient les romans qui réalisent le modèle "éducatif"<sup>12</sup>.

Je ne suis pas convaincu par toutes les remarques de Jarzębski / surtout pas par la phrase sur "l'hymne nostalgique en l'honneur de la jeunesse de la première version/; cependant je ne puis m'occuper ici de comparer ces deux éditions de l'oeuvre de Gombrowicz que je traiterai en parallèle. Nota bene, si la première s'ouvre sur une référence à Słowacki, la seconde est une allusion au début de *A la recherche du temps perdu* de Marcel Proust. Je veux me concentrer ici exclusivement sur la citation empirique. Comment le discours de l'historien de la littérature devrait-il donc changer s'il veut que cette référence à Słowacki soit une question fondamentale du point de vue de l'interprétation? Finalement, c'est la première phrase du roman, elle se trouve donc en un lieu exceptionnellement mis en évidence.

Sur le plan formel, cette phrase de la première version de *Ferdydurke* est une cryptocitation puisque nous n'avons affaire à aucun des signaux de la citation d'un énoncé étranger. Sur le plan philosophique, cette cryptocitation est d'une exactitude parfaite. Exactes sont aussi d'autres cryptocitations présentes dans *Ferdydurke*, à commencer par ces phrases de *L'aube* de Kra-

<sup>12</sup> J.Jarzębski, *Gra w Gombrowicza (Jouons à Gombrowicz)*, Varsovie 1982, p. 214.

siński qui apparaissent à plusieurs reprises. Dans le poème de Krasieński, nous lisons:

Miroirs des eaux, apparitions des monts,  
Terre, ciel, tout le pays!  
La réalité peu à peu  
Se change en monde idéal:  
Ah!laisse-moi rêver à présent!  
(v.109-114)

Et dans *Ferdydurke*, nous avons: “Les élèves, aussitôt sortis des chimères officielles, éclataient tous de leurs visages, en garçonnets, en gaillards, et la réalité peu à peu se changeait en monde idéal, ah! laisse-moi rêver à présent!” /p.54/<sup>13</sup>.

La différence fondamentale qui sépare les citations de Berent de celles de Gombrowicz est celle-ci: à l'inverse de Berent, Gombrowicz ne cite pas, c'est-à-dire que dans sa stratégie narrative, il n'y a pas de signaux textuels qui nous informent de l'opération de citation. Les cryptocitations prises à Krasieński rempliraient-elles chez Gombrowicz une fonction d'allusion?

Voyons comment se présente une allusion incontestable à Krasieński dans un texte de Berent. Dans *Blé d'hiver*, on trouve le dialogue suivant:

“- Vous pourrez juste pourrir et semer alentour votre mal stérile, faites donc comme moi du mal qui soit fertile.

- Qui donc parlerait de la sorte?

- Il pourrait vous le dire, celui qui dit de lui-même: je suis la raison, je suis la nécessité, le temps n'est pas mon frère, mais ma soeur est l'éternité... Excusez pour les rimes; j'ai l'habitude de parler à la jeunesse, alors il faut que je cite nos grands poètes/.../”<sup>14</sup>

Chez Berent, le caractère allusif est évident. La citation accomplit une discussion avec la littérature romantique dans les passages antérieurs de

<sup>13</sup> Je parle plus amplement des fonctions des citations littéraires présentes dans *Ferdydurke* dans le livre: *Poetycki model prozy w dwudziestoleciu miedzywojennym (Le modèle poétique de la prose des vingt ans de l'entre-deux-guerres)*, Wrocław 1982, p.97-100.

<sup>14</sup> W.Berent, *Ozimina (Blé d'hiver)*, Wrocław 1974, édit. par M. Głowacki, p.255 /dans la citation, il est fait allusion au poème de Krasieński *Dzień dzisiejszy -Le jour d'aujourd'hui*;

l'oeuvre et en même temps, tous ces dialogues entre personnages se développent autour des paroles prononcées par Satan dans le poème de Krasiński. Il en va autrement chez Gombrowicz. Chez lui, les cryptocitations sont certainement *plus précises* que chez Berent et pourtant, la découverte du nom de l'auteur ou la reconnaissance des contextes originels de ces cryptocitations n'apporte rien à la lecture, à la sémantique ou à l'interprétation du texte. Il est donc difficile de parler de caractère allusif, d'un surplus de sens, d'un jeu entre la citation et sa source etc. Si l'on parle, d'allusion, c'est une allusion vide - tout comme, du reste, la description gombrowiczeenne. Berent, dans son usage des citations, signale avec sollicitude les déterminants de la langue de l'autre sujet. Gombrowicz, lui, utilise la citation dans une fonction de langage propre, personnel à l'auteur /j'élude ici la question de l'ironie/. Berent complète soigneusement les citations par des déterminants modaux d'un énoncé concret. Gombrowicz, lui, les évite en toute nonchalance. En situant la cryptocitation au niveau de sa langue propre, Gombrowicz situe aussi sa langue propre au niveau de la langue étrangère. La sémantique de la narration de Gombrowicz ne dépend donc pas des énoncés qui existaient précédemment tandis que chez Berent, la distinction entre un parler d'"aujourd'hui" et un parler de "jadis" relève des éléments essentiels de la stratégie narrative. Chez Berent, le sujet est installé dans la longue histoire de l'énoncé / et donc dans l'histoire de la culture/ ; chez Gombrowicz, le sujet se constitue seulement au cours de l'énoncé - comme s'il surgissait des diverses expressions et des événements verbaux. Chez Berent, le plan de l'expression de l'énoncé étranger est cité de façon assez libre / cf l'énoncé de Niemcewicz/, tandis que le plan du contenu / du "sens" pour parler en termes courants/ de cet énoncé est cité en conservant et en approfondissant beaucoup de nuances significatives. Il en est autrement chez Gombrowicz: le plan de l'expression est ici inchangé tandis que le plan du contenu s'avère idéalement vide. Derrière l'"aimée des premiers jours", il n'y a rien de Stowacki. C'est bien pourquoi la réponse à la question de la source des citations n'a pas, pour la sémantique des textes de Gombrowicz, la moindre signification alors que la question de la source des citations dans la prose de Berent découvre de grands pans de la connaissance des textes de l'auteur de *Blé d'hiver*.

J'arrête ici ces comparaisons, car je ne me préoccupe pas ici de l'oeuvre de ces deux écrivains, je veux seulement montrer qu'il est possible d'utiliser les citations pour *interpréter les textes littéraires*.

Venons-en au troisième exemple.

Dans *Le piège* de Tadeusz Różewicz, Franz dit à Felicia: "Je voudrais me distinguer devant Toi, monter la force de ma volonté, remettre à plus tard cette lettre qui T'est destinée, en finir d'abord avec ce premier acte, mais la chambre est vide, personne ne se soucie de moi, c'est comme si l'on se disait: laissez-le, ne voyez-vous pas comme il est tout occupé à son affaire, c'est comme s'il avait un poing dans la bouche. Et pour finir, l'homme, cette vieille taupe, fait encore quelques nouvelles galeries /.../"<sup>15</sup>.

Ces deux phrases, mais aussi les suivantes que je ne citerai pas ici, sont des transcriptions - exactes à la virgule près - de passages de lettres de Franz Kafka à Milena. Pour être philologiquement précis, je devrais dire que ce sont des phrases de Feliks Konopka qui a traduit ces lettres en polonais<sup>16</sup>. A un autre endroit du *Piège*, Felicia - je cite les didascalies de Różewicz - "éclate de rire, rit à pleine gorge, montrant du même coup ses grandes dents: des mâchoires chargées de 'couronnes' en or", Franz "regarde la bouche ouverte de Felicia, regarde, comme envoûté /.../ Felicia éclate de rire en montrant toutes ses dents et même son palais"<sup>17</sup>. D'où provient dans le texte de Różewicz tout ce grotesque stomato-laryngologique? Dans une lettre datée du 17-IV-1914, Kafka écrivait à Greta Bloch /je cite d'après la traduction d'Irena Krońska/: "Comment soignez-vous vos dents? Vous les brossez-vous.../ après chaque repas? /.../ Je pense que F., avec sa denture qui est presque toute en or jouit d'une paix relative.../ Dans un premier temps, à vrai dire, je devais baisser les yeux à la vue des dents de F., tant cela m'effrayait, cet or brillant / en cet endroit mal à propos, c'est vraiment un éclat infernal/ et cette porcelaine d'un gris jaune. Plus tard, j'ai regardé cela délibérément, chaque fois que je pouvais le faire sans commettre une faute de tact, je regardais dans ce but: pour ne pas oublier, pour me tourmenter /.../"<sup>18</sup>. Dans le texte de Różewicz - autrement que dans une telle situation chez Berent - , il n'y a pas de signaux de citation / ce qui va de pair, notamment, avec la spécificité de son texte dramatique / , nous avons donc affaire à des cryptocitations. Ces cryptocitations - tout comme chez Gombrowicz - ne remplissent dans le texte aucune fonction de communication,

<sup>15</sup> T.Różewicz, *Putapka (Le piège)*, Varsovie 1982, p.27.

<sup>16</sup> Cf F.Kafka, *Listy do Mileny (Lettres à Milena)*, trad. par F.Konopka, Cracovie 1969, p.163.

<sup>17</sup> Id.p.35.

<sup>18</sup> F.Kafka, *Listy do Felicji (Lettres à Felicia)*, trad. par I.Krońska, t.II, p.136.

c.à.d. que l'identification de leurs contextes d'origine n'apporte rien à la sémantique de la pièce. Mais nous sommes loin de Gombrowicz, et plus près de Berent: la découverte des sources textuelles du Piège permet de décrire tout un pan très intéressant des agissements de l'écriture, notamment le façonnement de l'oeuvre au stade de l'invention rhétorique, de la disposition. Quintilien aurait pu dire: voilà une *copia verborum* du texte d'un écrivain.

Les exemples présentés ci-dessus permettent d'esquisser les phénomènes suivants - phénomènes tout à fait différents les uns des autres - dans le domaine de la poétique. Ce sont des phénomènes dont le centre est une citation empirique.

Le premier, c'est la citation même, conçue comme une figure sémantique du texte. *L'acte de citation* révélé ici appartient aux déterminants fondamentaux de l'énoncé. En ce sens, il peut être un élément de la situation lyrique du poème ou de la situation narrative en prose. Je distingue ici deux variantes de cette figure. Ainsi donc, nous avons: *la citation stricto sensu*, c.à.d. la citation signalée uniquement à l'aide de procédés graphiques divers (l'italique, l'écriture espacée, les guillemets etc.) et parfois dans une langue étrangère. La citation signalée de la sorte ne s'accompagne cependant, dans ce cas, d'aucun type de commentaire introduisant l'énoncé étranger. Par contre, la citation *largo sensu* repose exclusivement sur la révélation de l'acte de citation. Il est néanmoins remarquable que dans ce second cas, le fragment cité ne doit pas du tout être un élément de l'acte de citation. On peut avoir, à sa place, une allusion, une paraphrase ou même une citation fictive. Ce n'est donc pas le fragment cité qui est ici objet d'analyse, mais - pour ainsi dire - uniquement cette déclaration du sujet de l'énoncé: "Ici, je cite la parole d'autrui".

Le deuxième phénomène, c'est la cryptocitation, cette variante de la citation empirique dont l'introduction dans le texte n'a été signalée d'aucune manière. L'existence de la cryptocitation est donc exclusivement potentielle - elle n'existera dans le texte que lorsqu'elle sera remarquée par le lecteur. Ces phénomènes (citation signalée, acte de citation et cryptocitation) ont un trait en commun: ils constituent une dimension sémantique de l'existence des textes littéraires quoique leurs fonctions de communication soient des plus diverses.

Le troisième phénomène a, par contre, un caractère-limite. Il s'agit en effet des sources / et donc des contextes originels des citations / dont la connaissance permet de discerner des sens supplémentaires - et parfois même la signification réelle - d'un énoncé donné. A de telles situations se trouvent confrontés les

spécialistes de la littérature de l'Ancienne Pologne qui montrent, par exemple, que certaines formulations de Kochanowski sont incompréhensibles ou comprises bien providentiellement si l'on n'y perçoit pas des cryptocitations. Effectivement, le sens de ces formulations semble attaché aux significations des textes originels des cryptocitations respectives. En ce cas, par conséquent, le spécialiste de la littérature s'occupe, il est vrai, d'éléments extratextuels /c.à.d. des sources /, mais ces éléments l'intéressent en tant que réserves bien particulières de significations qui ont été mises à profit dans des textes bien définis.

Le quatrième phénomène concerne lui aussi les éléments pré-textuels d'oeuvres particulières, c.à.d. les sources des citations. Cette fois, néanmoins, la connaissance des contextes primitifs des citations ne décide pas de la compréhension de tel ou tel fragment d'une oeuvre littéraire. Cependant, en connaissant les matériaux à partir desquels l'écrivain a monté son propre énoncé, on peut décrire les principes de la naissance du texte - percevoir une sorte de technologie de production d'une oeuvre concrète à partir d'énoncés d'autrui. C'est le cas, notamment, pour certains textes de Berent, de Buczkowski, de T.Mann ou pour certains drames de Różewicz.

Il existe encore un phénomène qui est lié directement, en apparence, à la citation empirique - qui, en tout cas, s'y trouve rattaché depuis des décennies dans les ouvrages d'histoire de la littérature. Il s'agit bien sûr de ce type de dépendances intertextuelles que les historiens de la littérature nomment réminiscence et qui fut jadis la meilleure preuve de l'influence d'un écrivain X. sur un écrivain Y. On a rattaché la réminiscence à la citation parce qu'on peut montrer pour toutes deux leurs fixations textuelles antérieures. C'est ainsi que dans les ballades de Mickiewicz se trouvent effectivement beaucoup de réminiscences des oeuvres de F.Karpiński ou de J.Ursyn Niemcewicz et que dans les poèmes de K.Wierzyński, on trouve des réminiscences des oeuvres de L.Staff. Les réminiscences ne sont pourtant pas des citations / ou, plus précisément, des cryptocitations/et ce, pour deux raisons. Tout d'abord, à cause de leur extrême *discretion*. Les réminiscences sont d'ordinaire des mots isolés entre lesquels - dans les nouveaux contextes - ont été rompus les liens primitifs. Les citations, elles, sont toujours des citations de fragments linéaires d'un texte - même s'il s'agit de fragments plus courts qu'une phrase. Cette différenciation formelle s'accompagne d'une autre, plus importante: la citation - la plus courte soit-elle - est toujours une *particule signifiante*. C'est une sorte de morphème

ou d'ensemble de morphèmes d'un texte étranger qui apparaît dans un nouvel énoncé. Par contre, la réminiscence est une sorte de phonème d'un texte étranger - c'est donc une particule qui, tout en servant à différencier des éléments significatifs, n'en est pas moins privée de sens propre. Les réminiscences sont bien sûr des faits littéraires / tout comme les différents phonèmes sont des faits linguistiques/, mais leur existence dans des énoncés nouveaux n'a pas un caractère de communication et n'accroît aucun des niveaux de signification d'une oeuvre littéraire donnée.

On peut me reprocher de couper un cheveu en quatre, à distinguer ainsi, de façon pédante, ces quatre phénomènes différents tous liés à la citation empirique. Ces phénomènes apparaissent pourtant dans une même oeuvre littéraire, ils sont voisins les uns des autres dans les mêmes incipit, les mêmes strophes, les mêmes chapitres. Dans l'optique d'études consacrées au "mot étranger", au "mot d'autrui", ces phénomènes appartiennent à la même classe de phénomènes intertextuels, la distinction proposée ici peut donc sembler tout à fait superflue. Je ne puis accepter de telles réserves. Chacun de ces phénomènes peut apparaître, c'est vrai, dans une même oeuvre littéraire et prendre part au même jeu intertextuel. Chacun d'eux, néanmoins, remplit une fonction tout à fait différente dans la communication littéraire. Le cavalier, la tour, le pion et la reine sont aussi des éléments d'un même jeu - je ne dois pourtant pas expliquer ce que signifie une confusion de leurs rôles sur l'échiquier...

Je veux dire par là - comme je l'ai déjà signalé - que chacun des phénomènes que j'ai mentionnés crée un tout autre domaine d'investigation. Les actes de citation, les citations signalées ou les cryptocitations / ainsi que les paraphrases / constituent en effet des modèles différents de communication littéraire dans le texte et assignent à un même destinataire de l'énoncé des rôles complètement différents. Il existe donc par exemple une différence essentielle entre tel vers de Kochanowski dans le *Thrène XI* /"Bagatelle que la vertu, disait Brutus effrayé..."/ et le vers du *Thrène VIII* /"En une seule petite âme tant de choses nous quitta"/. Dans le premier cas, nous avons affaire à une allusion évidente et signalée tandis que dans l'autre, comme l'assure Jerzy Axer, nous avons affaire à une cryptocitation de la lettre de Servius Sulpcius à Cicéron, à une cryptocitation dont la fonction allusive a pu être remarquée d'un petit cercle de lecteurs <sup>19</sup>. Enfin,

---

19 Axer, op.cit.

dans le cas de la phrase de la première version de *Ferdydurke*, la cryptocitation n'avait pas la fonction d'une allusion actualisant le contexte de la citation.

Il est facile de remarquer qu'en parlant du rôle intertextuel des citations, on ne peut éluder ce phénomène qu'est l'allusion. On a écrit là-dessus bien des réflexions, aussi ne dirai-je, pour les considérations qui sont les miennes ici, que la chose suivante.

L'allusion n'est pas un élément du texte littéraire, mais une fonction de l'usage de ses éléments. Approximativement dit, l'allusion n'appartient pas à la poétique du texte, mais aux phénomènes de la communication littéraire. L'allusion - différemment de la citation ou de la réminiscence - ne possède aucun indice textuel, ce qui signifie que n'importe quel élément du texte peut être utilisé en fonction d'allusion. Quand nous nous interrogeons sur l'allusion, nous nous interrogeons donc sur les éléments extratextuels de la communication littéraire et sur leur influence sur la sémantique d'un passage concret d'un texte. L'important n'est donc pas d'établir s'il existe ou non dans un texte des allusions, mais bien de décrire le caractère sémantique scalaire de ce phénomène. En effet, l'allusion peut être cette composante de l'énoncé qui amplifie la signification du fragment correspondant de l'oeuvre, elle peut cependant la rétrécir aussi, elle peut aussi être une composante neutre - une sorte de geste qui, il est vrai, fait référence, au-delà du texte, à un énoncé étranger, mais qui, dans l'espace intertextuel, est sémantiquement vide. Je dois ajouter ceci: l'allusion est sémantiquement vide lorsque la reconnaissance de l'objet de l'allusion n'apporte rien à la sémantique de l'oeuvre en question. Niemcewicz "s'ouvrait à ses amis", écrit Berent, Brutus "disait, écrasé", écrit Kochanowski. Nous avons là deux allusions à des énoncés étrangers /précédemment je parlais d'actes de citation/ et dans ces deux cas - dans l'espace intertextuel - ces allusions sont des gestes sémantiquement vides. Les significations des contextes originels de ces énoncés n'ont en effet aucune influence sur la sémantique des fragments correspondants des textes de Berent ou de Kochanowski. Je commence à me rapprocher de l'issue de ces considérations.

Or, ce qui, dans l'espace intertextuel, est un geste sémantiquement vide est, dans ce même texte, un geste sémantiquement important. Ces gestes qui nous renvoient au-delà du texte, gestes que j'ai appelés précédemment des actes de citation, construisent pourtant, dans la poétique d'une oeuvre donnée, une des grandes figures sémantiques de l'énoncé. C'est ici justement - me semble-t-il

- que réside la cause de l'opacité de beaucoup de travaux d'histoire littéraire consacrés aux liens intertextuels entre différentes oeuvres. En effet, les actes de citation qui remplissent des fonctions d'allusions sémantiquement vides sont une chose, les allusions en tant que liens sémantiquement importants rattachant une oeuvre donnée à un autre texte en sont une autre. Le relevé des réminiscences en est une autre encore.

A quel degré les choses dont je parle ici se laisseront-elles représenter comme des objets dignes de l'intérêt de la poétique historique? Se laissent-elles inclure - et si oui, comment? - dans de plus grandes structures de l'histoire de la littérature?

Il ne fait pas de doute que tous les types de citations empiriques distingués ici peuvent être analysés comme des phénomènes relevant du domaine des conventions littéraires. Autrement dit: les conventions de la citation relèvent autant des démarches littéraires caractérisées historiquement que n'en relèvent les modes de métaphorisation ou les techniques de narration.

Une seule question exige encore un complément d'information, car elle définit, me semble-t-il, la spécificité des conventions de la citation parmi d'autres procédés du discours. Tout comme les conventions de métaphorisation sont déterminées entre autres par des modes historiques du traitement de la relation mot-chose, de même les conventions de citation sont dépendantes des relations historiquement variables qui unissent le mot propre au mot d'autrui. Ici, pourtant, il faut revenir un instant à Bakhtine. Bakhtine utilisait toujours ces catégories / et aussi le terme de dialogue et ses dérivés/ dans deux acceptions: de description et d'estimation. C'est précisément ce second usage qui définit la spécificité de sa conception et qui fait qu'il n'est pas possible de traiter littéralement les catégories de Bakhtine comme des catégories analytiques - comme des catégories étroitement liées à la poétique du texte. J'utilise pourtant l'expression "mot étranger", "mot d'autrui" dans cette deuxième acception strictement bakhtinienne. Le mot étranger, c'est donc toujours un élément de l'énoncé d'un autre sujet, d'une autre personne, et donc d'un énoncé dont le *caractère distinctif* personnel est un élément signifiant important de la citation.

Disons-le donc d'emblée: les citations, cryptocitations, paraphrases, citations fictives etc. *ne sont pas ex definitione des mots d'autrui*. Sont-elles traitées dans l'oeuvre donnée comme mot étranger ou comme mot propre? De quelle façon se constituent, entre la citation et le discours de l'auteur, des relations de

rapprochement ou d'éloignement? De quelle façon sont effacées ou mises en évidence les frontières des énoncés cités? Tout cela - et pas seulement tout cela - témoigne de la dynamique littéraire au sein de courants, d'écoles, de poétiques ou d'écoles particulières. Les stratégies de la citation ou les relations entre langue de l'auteur et citations d'énoncés étrangers distinguent par ex. la poétique du symbolisme de la poétique du futurisme de façon aussi évidente que les principes philosophiques de ces courants. Plus exactement: elles sont, dans la sphère de la poétique du texte, des indices évidents, dignes d'être décrits, de ces principes.

Pour finir, je reviendrai une fois encore à cette "réminiscence" que M. Głowiński a exclue des phénomènes intertextuels<sup>20</sup>. Que la réminiscence soit un phénomène sémantiquement inerte au sein de la poétique d'une oeuvre isolée ne signifie pas qu'elle doive être telle dans le cadre de plus grandes structures de l'histoire littéraire. L'historien de la littérature peut en effet faire de la réminiscence un phénomène signifiant s'il l'inscrit dans un système de référence approprié. Par exemple dans un processus historicolittéraire, un fait signifiant est consitué par l'apparition de réminiscences semblables chez divers écrivains, par des emprunts à une même oeuvre, à un même auteur, à un même courant, à une même poétique. On peut ici parler d'oeuvres-clés ou de mots-clés d'une certaine unité historico-littéraire. On peut aussi faire un objet d'interprétation de la comparaison entre des énoncés étrangers qui, dans de nouveaux textes, existent comme des réminiscences et ceux qui sont adaptés en citations et en d'autres éléments du jeu de la communication. La création de tels cadres d'interprétation dépend bien sûr des besoins concrets et des fantaisies du chercheur. Je risquerais quand même cette thèse: plus grande est l'inertie d'un élément donné de la structure sémantique d'une oeuvre particulière, plus il est facile de l'inclure dans l'interprétation de phénomènes généraux. On le sait bien: il est plus facile d'inscrire dans les structures historicolittéraires des oeuvres qui reproduisent en grand nombre des stéréotypes universellement connus que des oeuvres non conventionnelles. L'historien de la littérature qui décide d'observer à travers des citations et des phénomènes semblables le processus historicolittéraire ne pénètre cependant

---

<sup>20</sup> Cf M. Głowiński, *O intertekstualności (A propos de l'intertextualité)*, "Pamiętnik Literacki" 1986, cahier 4.

pas sur une terre totalement inconnue. Ne s'occupe-t-il pas là d'un problème qui nous est depuis longtemps familier dans notre discipline, à savoir des modes d'existence de la *tradition* dans l'évolution de la littérature?

Dans mon introduction, je comparais la citation au sel. Je ne sais si cette comparaison est juste. Le sel en tant que plat principal, voilà qui ne me semble pas être une idée très heureuse. Mais la citation, si on la prépare bien...

Traduit par E. Destrée-Van Wilder

#### NOTES DU TRADUCTEUR

\* En français dans le texte.

\*\* Termes désignant tout des recueil vieux polonais de textes divers, de relation - dépourvues d'intention littéraire - de menus événements quotidiens.

*Bigos*: sens propre: sorte de choucroute cuite avec de différentes genre de la viande et de champignons. *Bigos littéraire* - l'appellation amusante du *centon*, c'est-à-dire d'un ouvrage composé de plusieurs citations, en générale bien connues.

*Raptularz*: livre où, dans l'ancienne Pologne on notait - *raptim* - rapidement - les événements du jour, des remarques, des plaisanteries, des anecdotes, des dépences, des recettes culinaires.

*Sylwa*: silves, lat. *silvae*, bois, matériaux; recueil de pièces poétiques sur les sujets variés. En polonais aussi: *silva rerum* - la forêt des choses - le recueil de textes pratiques et littéraires.

*Wirydarz*: sens propre: jardin clos, cloître; recueil des ouvrages divers, souvents poétiques, portant sur les thèmes différents.

*Zwierciadło*: lat. *speculum*; sens propre: miroir; l'oeuvre comprenant des textes des plusieurs auteurs conçue afin de présenter l'ensemble d'un problème choisi.